

* Commentaires du 17 juin 2012 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

11e dimanche du temps ordinaire, Année B :

« ... un homme jette le grain dans son champ... »



Vincent van Gogh, *Le semeur*, 1888

1. Les textes de ce dimanche

1. Ez 17, 22-24
2. Ps 91, 2-3.13-16
3. 2Co 5, 6-10
4. Mc 4, 26-34

PREMIÈRE LECTURE : Ez 17, 22-24

Livre d'Ezékiel

17

- 22 Ainsi parle le Seigneur Dieu :
À la cime du grand cèdre, à son sommet,
je cueillerai un jeune rameau,
et je le planterai moi-même sur une montagne très élevée.
- 23 Sur la haute montagne d'Israël je le planterai.
Il produira des branches, il portera du fruit,
il deviendra un cèdre magnifique.
Tous les passereaux y feront leur nid,
toutes sortes d'oiseaux habiteront
à l'ombre de ses branches.
- 24 Et tous les arbres des champs sauront
que c'est moi, le Seigneur :
je renverse l'arbre élevé
et relève l'arbre renversé,
je fais sécher l'arbre vert
et reverdir l'arbre sec.
Moi, le Seigneur,
je l'ai dit,
et je le ferai.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Ez 17, 22-24

Pour comprendre la parabole d'Ézéchiël, il faut se rappeler le contexte historique dans lequel parle le prophète : en 597, Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'est emparé de Jérusalem ; il a déporté le roi et une partie des habitants (parmi eux, Ézéchiël). Dix ans plus tard, en 587, nouvelle vague, cette fois, Jérusalem est complètement détruite et pillée, une nouvelle partie de ses habitants déportés à leur tour à Babylone.

Le peuple juif semble avoir tout perdu : sa terre, signe concret de la bénédiction de Dieu, son roi, médiateur entre Dieu et le peuple, son Temple, lieu de la Présence divine. D'où la question qui, désormais, taraude tous les cœurs : Dieu aurait-il abandonné son peuple ? C'est, au sens propre du terme, la « question de confiance ».

Le miracle de la foi, justement, c'est qu'au sein même de l'épreuve, elle se purifie et s'approfondit : c'est exactement ce qui s'est passé pour Israël. L'exil à Babylone a été l'occasion d'un sursaut extraordinaire de la foi juive ; Ézéchiël est l'un des artisans de ce sursaut : avant la catastrophe, il avait alerté le peuple sur les conséquences désastreuses et inévitables de sa conduite. Il avait multiplié les menaces, dans l'espoir d'obtenir une conversion. Désormais, la catastrophe étant survenue, il se consacre à relever l'espoir défailant. À ce peuple humilié, en exil, il apporte une parole d'espérance. Cette parabole du cèdre que nous lisons aujourd'hui en est une.

Pourquoi un cèdre, d'abord ? Parce que le cèdre était le symbole de la dynastie royale. Ézéchiël prend l'image du cèdre pour parler du roi, comme La Fontaine prenait celle du lion. Le roi en exil est comme un cèdre renversé (on emploie bien en français l'expression « renverser un roi »), il est comme un arbre desséché... Mais Dieu va prélever un rameau tendre du vieil arbre et le replanter lui-même.

« Sur la haute montagne d'Israël, je le planterai » : la « haute montagne d'Israël », c'est évidemment Jérusalem ; topographiquement, ce n'est pas la plus haute montagne du pays, mais c'est d'une autre élévation qu'il est question ! Cette phrase annonce donc deux choses : le retour au pays et la restauration du royaume de Jérusalem.

Et la petite bouture deviendra un cèdre magnifique. Tellement vaste que tous les passereaux du monde viendront y faire leur nid, toutes sortes d'oiseaux habiteront à l'ombre de ses branches. « Tous les arbres des champs sauront que c'est moi, le SEIGNEUR ». « Tous les arbres des champs », c'est-à-dire le monde entier, même les païens, ceux qui n'ont rien à voir avec le cèdre de la royauté. Quant à l'expression « ils sauront que c'est moi, le SEIGNEUR », nous l'avons déjà rencontrée ; elle signifie « Je suis le SEIGNEUR, il n'y en a pas d'autre ». Thème très fréquent chez les prophètes, dans le cadre de leur lutte contre l'idolâtrie. La suite du texte va dans le même sens : quand un prophète insiste sur la puissance de Dieu, c'est toujours pour marquer le contraste avec les idoles qui, elles, sont incapables du moindre geste, de la moindre action.

« C'est moi, le SEIGNEUR, je renverse l'arbre élevé, je relève l'arbre renversé, je fais sécher l'arbre vert, et reverdir l'arbre sec. » Il ne s'agit pas du tout de présenter Dieu comme jouant pour son plaisir avec la création, au gré de quelque caprice... ce qui serait, tout compte fait, très inquiétant ; au contraire, c'est une manière de nous rassurer, du style « rien n'est impossible à Dieu ». Vous, les croyants, ne vous laissez pas impressionner par qui que ce soit, ou quoi que ce soit, faites confiance, tout est dans la main de Dieu.

« Moi, le SEIGNEUR, je l'ai dit et je le ferai » : cela veut dire au moins deux choses : d'abord, bien sûr, dans le même sens que tout ce que je viens de dire, la puissance de Dieu, l'efficacité de sa Parole. Le poème de la Création, au premier chapitre de la Genèse, qui a été écrit sensiblement à la même époque, répète comme un refrain : « Dieu dit... et il en fut ainsi ». Ensuite, il y a certainement là, pour le peuple juif, un rappel de ce que l'on pourrait appeler la grande promesse, ou la grande espérance ; ce qu'Ézéchiël dit là, c'est quelque chose comme : « C'est vrai, apparemment, tout est perdu ; mais n'oubliez jamais que Dieu est fidèle à ses promesses ; donc, quelles que soient les apparences, la promesse faite au roi David est toujours valable. » Je l'ai dit et je le ferai, cela revient à dire : « J'ai promis, donc je tiendrai ».

Cette promesse faite à David, par le prophète Natan, quatre cents ans plus tôt, annonçait un roi idéal né de sa descendance. On la trouve au deuxième livre de Samuel : « Lorsque tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, j'élèverai ta descendance après toi, celui qui sera issu de toi-même, et j'établirai fermement sa royauté... Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils... Ta maison et ta royauté seront à jamais stables, ton trône à jamais affermi. » (2 S 7, 12... 17).

Cette promesse répercutée de siècle en siècle par les prophètes a nourri l'espérance d'Israël aux heures les plus sombres. La parabole du cèdre, chez Ézéchiël, en est la reprise imagée. Au moment où le peuple dépositaire de la promesse expérimente cruellement son impuissance, l'insistance du prophète sur l'œuvre de Dieu et de Dieu seul, est la meilleure source de confiance.

PSAUME : Ps 91, 2-3.13-16

PSAUME 91

R/ Il est bon, Seigneur, de chanter pour toi !

- 2 Qu'il est bon de rendre grâce au Seigneur,
de chanter pour ton nom, Dieu Très-Haut,
3 d'annoncer dès le matin ton amour,
ta fidélité, au long des nuits,
- 13 Le juste grandira comme un palmier,
il poussera comme un cèdre du Liban ;
14 planté dans les parvis du Seigneur,
il grandira dans la maison de notre Dieu.
- 15 Vieillissant, il fructifie encore,
il garde sa sève et sa verdure
16 pour annoncer : « Le Seigneur est droit !
Pas de ruse en Dieu, mon rocher ! »

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 91, 2-3.13-16

« Pas de ruse en Dieu, mon Rocher » : le peuple d'Israël sait bien qu'il lui est arrivé d'accuser Dieu de ruse ; dans le désert du Sinäï, par exemple, un jour de grande soif, quand la déshydratation menaçait bêtes et gens, on avait accusé Moïse et Dieu sur le thème : ils nous ont fait sortir d'Égypte, en nous faisant miroiter la liberté, mais en réalité, c'était pour nous perdre ici. C'est le fameux épisode de Massa et Meriba (Ex 17, 1-7) ; or, malgré ces murmures, ces bruits de révolte, Dieu avait été plus grand que son peuple en colère ; il avait fait couler l'eau d'un rocher. Désormais, on appelait Dieu « notre Rocher », manière de rappeler la fidélité de Dieu plus forte que tous les soupçons de son peuple.

Dans ce rocher, Israël a puisé l'eau de sa survie... Mais surtout au long des siècles la source de sa foi, de sa confiance... C'est la même chose de dire à la fin du psaume « Dieu est mon Rocher » ou au début du psaume « J'annonce dès le matin, ton amour, ta fidélité,

au long des nuits ». Le rappel du rocher, c'est le rappel de l'expérience du désert, et de la fidélité de Dieu plus forte que toutes les révoltes... Et l'expression « ton amour et ta fidélité », est également le rappel de l'expérience du désert : c'est l'expression employée par Dieu lui-même pour se faire connaître à son peuple : « Le SEIGNEUR, le SEIGNEUR, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté. » (Ex 34, 6). Bien souvent, cette expression a été reprise dans la Bible, et en particulier dans les Psaumes, comme un rappel de l'Alliance entre Dieu et son peuple : « Dieu d'amour et de fidélité, lent à la colère et plein d'amour... ».

Cet épisode de Massa et Meriba (ou plutôt cette séquence), épreuve du désert, soupçon du peuple, intervention de Dieu, s'est répété bien des fois, quand on a eu soif, mais aussi quand l'eau n'était pas bonne, ou quand on a eu faim (rappelez-vous la manne et les caillies et les eaux amères de Mara). Cela s'est répété si souvent qu'on a fini par comprendre que c'était presque inévitable, si on n'y prenait pas garde... Parce que l'homme est tenté d'accuser Dieu de ruse chaque fois que quelque chose ne va pas selon ses désirs.

C'est alors que, pour bien retenir cette leçon capitale, on a écrit le récit du Jardin d'Éden : un serpent, particulièrement rusé, fait croire à l'homme et à la femme que c'est Dieu qui ruse avec eux ; il insinue : « Dieu vous interdit les meilleurs fruits sous prétexte de vous garder du danger, il prétend que ces fruits sont vénéneux, alors que c'est tout le contraire. » Et l'homme et la femme tombent dans le piège. Et c'est toujours la même histoire depuis que le monde est monde.

Comment se prémunir une fois pour toutes contre ce danger ? Ce psaume nous dit le moyen de nous protéger : il suffit de se planter dans le Temple comme un cèdre et de chanter pour Dieu. Vous avez entendu le premier verset : « Qu'il est bon de rendre grâce au SEIGNEUR, de chanter pour ton nom, Dieu Très-Haut » ; on devrait traduire : « Il est bon pour nous de rendre grâce au SEIGNEUR, il est bon pour nous de chanter pour ton nom, Dieu Très-Haut ». Car, en fait, le peuple d'Israël ne nous a pas attendus pour comprendre que notre chant POUR Dieu, c'est à nous qu'il fait du bien ! Saint Augustin dira : « Tout ce que l'homme fait pour Dieu profite à l'homme et non à Dieu ». Chanter pour Dieu, résolument, ouvrir les yeux sur son amour et sa fidélité, dès le matin et au long des nuits, c'est se protéger des ruses du serpent.

Pour le dire, le psalmiste emploie l'expression : « Qu'il est bon... » ; c'est le même mot « bon » (tôv en hébreu), qui est employé pour dire « bon à manger » ; encore faut-il y avoir goûté pour pouvoir en parler ! Le psaume dit un peu plus loin (dans un verset qui n'est pas lu ce dimanche) : « L'homme borné ne le sait pas... l'insensé ne peut pas le comprendre »... mais le croyant, lui le sait : oui il est bon pour nous de chanter l'amour de Dieu et sa fidélité. Parce que c'est la vérité et que seule cette confiance invincible dans l'amour de Dieu, dans son dessein bienveillant peut illuminer notre vie... en toutes circonstances... alors que la méfiance, le soupçon fausse complètement notre regard. Soupçonner Dieu de ruse, c'est le piège dans lequel il ne faut pas tomber, un piège mortel.

Celui qui se protège ainsi est, dit notre psaume, comme un arbre qui garde sa sève et sa verdure : en Terre Sainte, c'est une image très suggestive ; si les cèdres du Liban, les palmiers des oasis font rêver, c'est parce que là-bas, le problème de l'eau est crucial ; l'eau est vitale et par endroits, tellement rare. On attend avec impatience la moindre pluie d'automne qui fait reverdir les paysages désertiques tout près de Jérusalem : pour le

croyant, l'eau vivifiante, c'est la présence de son Dieu. Si bien que, quand Jésus, plus tard, parlera d'eau vive, il ne fera que reprendre une image déjà bien connue.

Il est bon pour nous de prendre conscience et de chanter que Dieu est Amour... mais il est bon aussi pour les autres que nous le leur disions... C'est le sens de la répétition du mot « annoncer » au début et à la fin du psaume : on a ici une « inclusion » : au début « Qu'il est bon de rendre grâce au SEIGNEUR, de chanter pour ton nom, Dieu Très-Haut, d'annoncer dès le matin ton amour » et à la fin « Le juste est comme un cèdre du Liban... vieillissant, il fructifie encore pour annoncer « le SEIGNEUR est droit ! » Ici, le mot « annoncer » signifie « annoncer aux autres, aux non-croyants »... Au long des siècles, le peuple d'Israël a découvert sa mission d'être témoin de l'amour de Dieu pour tous les hommes.

Dernière remarque : ce psaume porte une suscription¹ : on nous dit que c'est un psaume pour le jour du sabbat, le jour par excellence où on chante l'amour et la fidélité de Dieu. C'est le jour ou jamais de le faire, bien sûr. Nous, Chrétiens, pourrions bien en faire le psaume du dimanche ; car notre dimanche chrétien ne fait pas autre chose : chanter l'amour et la fidélité de Dieu qui se sont manifestés de manière totale et définitive en Jésus-Christ.

1. La suscription : dans certains psaumes, le premier verset ne fait pas partie de la prière ; il est une indication pour sa mise en œuvre ou bien une présentation du thème et de l'esprit dans lequel il doit être chanté. On rencontre souvent, par exemple, la formule « De David ». Cela ne signifie pas que David est l'auteur incontesté du psaume en question, mais qu'il aurait pu partager la prière ou les sentiments qui y sont exprimés.

DEUXIÈME LECTURE : 2Co 5, 6-10

Deuxième lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens

5

06i Frères, nous avons pleine confiance, tout en sachant que nous sommes en exil loin du Seigneur tant que nous habitons dans ce corps ;

07 en effet, nous cheminons dans la foi, nous cheminons sans voir.

08 Oui, nous avons confiance, et nous aimerions mieux être en exil loin de ce corps pour habiter chez le Seigneur.

09 Que nous soyons chez nous ou en exil, notre ambition, c'est de plaire au Seigneur.

10 Car il nous faudra tous apparaître à découvert devant le tribunal du Christ, pour que chacun reçoive ce qu'il a mérité, soit en bien soit en mal, pendant qu'il était dans son corps.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : 2Co 5, 6-10

Qui sait ce que pense le bébé qui va naître ; est-il conscient, seulement ? Et s'il l'est, appréhende-t-il ce passage ? Il paraît qu'une fois né, la lumière du jour l'aveugle, lui qui était dans l'obscurité ; jusqu'ici, il entendait quelques voix, désormais, il verra face à face

ceux qui l'ont aimé, ceux qui lui ont parlé, ceux qui lui ont donné son nom avant même qu'il le sache.

Eh bien, pour Paul, la mort est une naissance. Jusque-là, nous sommes comme l'enfant qui va naître ; nous aussi, nous sommes dans l'obscurité : « Nous cheminons sans voir », dit-il. Mais quand nous naîtrons à la vraie vie, nous serons en pleine lumière : « À présent, nous voyons dans un miroir et de façon confuse, mais alors ce sera face à face. » (1 Co 13, 12). Tout comme le temps de la gestation n'a de sens qu'en fonction de la naissance qui se prépare, notre vie terrestre n'a de sens qu'en fonction de la vie définitive auprès du Seigneur.

En attendant, heureusement, dans cette obscurité, il y a un rayon de lumière, c'est la foi. C'est elle qui nous aide à cheminer, qui nous aide à préparer la naissance qui approche : « Nous cheminons dans la foi, nous cheminons sans voir ». C'est la foi qui nous révèle le sens de notre vie actuelle, le sens de notre mort. C'est dans la foi que nous savons que notre mort est une naissance : Paul la compare ici à un passage de frontière entre l'exil et la mère patrie. Pour l'instant, nous dit-il, nous sommes « en exil loin du Seigneur ». Car notre vraie patrie, c'est Lui.

C'est dans la foi, aussi, que nous savons que notre vie a un sens, c'est-à-dire à la fois une direction et une signification. La direction, on la connaît : pour le bébé, c'est le jour de l'accouchement, de la naissance... pour nous, le jour de notre mort biologique ; la signification, on risque peut-être plus de l'oublier ; alors Paul y insiste ; car sur ce point, notre situation est très différente de celle du bébé qui va naître : lui ne peut rien faire pour activer les choses ; tout se déroule en-dehors de lui ; tandis que nous, nous avons un rôle capital à jouer : notre vie terrestre est vraiment le temps d'une gestation ; tout ce que nous faisons aujourd'hui prépare demain.

Paul s'en explique dans la lettre aux Philippiens : « Pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir m'est un gain. Mais si vivre ici-bas doit me permettre un travail fécond, je ne sais que choisir. Je suis pris dans ce dilemme : j'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, et c'est de beaucoup préférable, mais demeurer ici-bas est plus nécessaire à cause de vous. » (Ph 1, 21-23).

On voit bien ici que Paul a dépassé la crainte de la mort, au contraire il la désire. Pour autant, notre vie terrestre n'est pas ignorée, méprisée, elle est orientée ; elle n'est pas dépréciée, car c'est son but, au contraire, qui lui donne tout son prix. Un peu comme quand on est en voyage, il est essentiel de ne jamais perdre de vue le but du voyage ; et c'est le but qu'on s'est fixé qui justifie tout le reste, la route choisie, les étapes, et même les difficultés du chemin... Or, quel est le but du voyage du Chrétien ? Demeurer auprès du Seigneur, de façon totale et définitive et faire entrer dans cette demeure, dans cette mère-patrie tous les exilés que nous avons rencontrés sur notre route.

Or l'efficacité de nos efforts n'est pas toujours évidente ! Sur ce point aussi nous sommes dans l'obscurité... Peut-être ici, pour comprendre ce texte, faut-il essayer d'imaginer ce que peuvent être les sentiments d'un apôtre qui consacre toutes ses forces à sa mission et qui n'en voit guère les fruits. Combien ont eu l'impression de travailler en pure perte, de prêcher dans le désert, comme on dit ? C'est à eux que Paul s'adresse. Et c'est pour cela qu'il insiste tellement sur la confiance : « Nous avons pleine confiance... Oui, nous avons

confiance... ». S'il doit le répéter, c'est que cela ne va peut-être pas de soi tous les jours pour tout le monde !

Nous ne verrons que plus tard la récolte, pour l'instant, il ne faut pas se lasser de semer. Quel genre de graines ? On s'en doute, évidemment. Paul emploie l'expression : « Mon ambition, c'est de plaire au Seigneur » ; il suffit d'avoir un peu lu l'Ancien Testament pour savoir ce qui plaît au Seigneur. À commencer par le prophète Michée : « On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que le SEIGNEUR attend de toi : rien d'autre que de pratiquer le droit, d'aimer la justice et de marcher humblement avec ton Dieu ». (Mi 6, 8).

Jérémie dit exactement la même chose ; il dit ce qui plaît au Seigneur, c'est le droit, la solidarité, la justice ; « Ainsi parle le SEIGNEUR : Que le sage ne se vante pas de sa sagesse ! Que l'homme fort ne se vante pas de sa force ! Que le riche ne se vante pas de sa richesse ! Si quelqu'un veut se vanter, qu'il se vante de ceci : d'être assez malin pour me connaître, moi, le SEIGNEUR, qui mets en œuvre la solidarité, le droit et la justice sur la terre. Oui, c'est cela qui me plaît, oracle du SEIGNEUR ». (Jr 9, 22-23).

Isaïe a même poussé l'audace jusqu'à dire qu'un païen comme le roi Cyrus pouvait plaire au Seigneur parce qu'il travaillait dans le bon sens si j'ose dire, quand il avait contribué à la reconstruction de la ville de Jérusalem et du Temple après l'Exil à Babylone.

Peut-être aurons-nous des surprises en passant la frontière ? Comme les hommes de la parabole rapportée par Saint Matthieu ; à certains, le Seigneur dira : « Venez, les bénis de mon Père... Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire... Alors ils demanderont : Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te donner à boire ?... » Eux aussi, comme dirait Paul, cheminaient sans voir. Et dans la lettre aux Éphésiens, il nous le promet : « Vous le savez, ce qu'il aura fait de bien, chacun le retrouvera auprès du Seigneur. » (Ep 6, 8).

ÉVANGILE : Mc 4, 26-34

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc

4

26i Parlant à la foule en paraboles, Jésus disait : « Il en est du règne de Dieu comme d'un homme qui jette le grain dans son champ :

27 nuit et jour, qu'il dorme ou qu'il se lève, la semence germe et grandit, il ne sait comment.

28 D'elle-même, la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin du blé plein l'épi.

29 Et dès que le grain le permet, on y met la faucille, car c'est le temps de la moisson. »

30 Il disait encore : « À quoi pouvons-nous comparer le règne de Dieu ? Par quelle parabole allons-nous le représenter ?

31 Il est comme une graine de moutarde : quand on la sème en terre, elle est la plus petite de toutes les semences du monde.

32 Mais quand on l'a semée, elle grandit et dépasse toutes les plantes potagères ; et elle étend de longues branches, si bien que les oiseaux du ciel peuvent faire leur nid à son ombre. »

33 Par de nombreuses paraboles semblables, Jésus leur annonçait la Parole, dans la mesure où ils étaient capables de la comprendre.

34 Il ne leur disait rien sans employer de paraboles, mais en particulier, il expliquait tout à ses disciples.

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mc 4, 26-34

Jésus ne disait rien à la foule sans employer de paraboles, nous dit Marc. C'était sûrement la seule manière d'avoir un petit espoir d'être compris ! Car la leçon était quand même rude à faire passer ! Pour faire entendre ce qu'est réellement le Royaume de Dieu, il lui fallait déployer toute une pédagogie dans la ligne de la conversion que l'Ancien Testament avait déjà entreprise.

Au début, le peuple d'Israël, comme tous les peuples, ne pouvait envisager le Règne de Dieu qu'en termes de souveraineté : plusieurs psaumes chantent la souveraineté de Dieu sur le monde. En voici quelques exemples : « *Le Seigneur a établi son trône dans les cieux et sa royauté domine tout* » (Ps 109, 19)... « *Le Seigneur, le très haut est terrible ; il est le grand roi sur toute la terre* » (Ps 47, 3)... « *Le Seigneur est roi, il est vêtu de majesté* » (Ps 93, 1)... « *Le Seigneur est roi, que la terre exulte, que tous les rivages se réjouissent* » (Ps 97, 1).

Dans cette optique, dire : « *À toi le règne, la puissance et la gloire* » revient à dire : « *C'est toi plus fort !* » Si les textes du livre de l'Exode nous présentent toujours les rencontres de Moïse avec Dieu dans l'orage, les éclairs, le feu et le tremblement de la montagne, c'est que sans toutes ces preuves de grandeur et de puissance, le peuple n'aurait jamais pu prendre ce Dieu au sérieux ! Même le grand prophète Élie, au début de sa carrière, ne peut pas imaginer Dieu autrement que dans des manifestations grandioses et c'est le feu du Ciel qu'il implore pour impressionner les prophètes des idoles. On se souvient de cette grande démonstration qui devait faire taire à tout jamais les incrédules : « *À l'heure de l'offrande, le prophète Élie s'approcha et dit : 'Seigneur, Dieu d'Abraham et d'Israël, fais que l'on sache aujourd'hui que c'est toi qui es Dieu en Israël... Réponds-moi, réponds-moi : que ce peuple sache que c'est toi, Seigneur, qui es Dieu'... Et le feu du Seigneur tomba et dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, et il absorba même l'eau qui était dans le fossé. À cette vue, tout le peuple se jeta face contre terre et dit : « C'est le Seigneur qui est Dieu ; c'est le Seigneur qui est Dieu !'.* » 1 R 18, 36-39).

Ce jour-là, Dieu n'a pas désavoué son prophète, mais, quelque temps après, il lui a révélé que sa puissance n'est pas ce que l'homme croit spontanément. C'est le fameux épisode d'Élie à l'Horeb : « *Le Seigneur dit à Élie : 'Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur ; voici, le Seigneur va passer.' Il y eut devant le Seigneur un vent fort et puissant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers ; le Seigneur n'était pas dans le vent. Après le vent, il y eut un tremblement de terre ; le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. Après le tremblement de terre, il y eut un feu ; le Seigneur n'était pas dans le feu. Et après le feu, le souffle d'une brise légère. Alors en l'entendant, Élie se voila le visage avec son manteau.* » (1 R 19, 11-13) Cette fois, Élie avait tout compris : Dieu n'est pas dans les démonstrations de puissance que nous aimons tant ; il est dans la brise légère.

Ce paradoxe parcourt toute la Bible, dès l'Ancien Testament : à commencer par le choix surprenant d'un tout petit peuple pour porter au monde la plus grande des nouvelles. Et que dire du choix d'un homme bègue (Moïse) comme porte-parole ou d'un couple stérile (Abraham et Sara) pour porter l'espoir d'une descendance nombreuse comme les étoiles ? Dieu a encore choisi un petit berger de Bethléem, petit village insignifiant, d'où sortira le Fils de Dieu lui-même, lequel va vivre caché pendant trente ans dans une bourgade perdue dont on se demandait : « *Que peut-il sortir de bon de Nazareth ?* »

Ce qui sort de Nazareth, justement, c'est le *Verbe*, comme dit saint Jean, la Parole : comme une semence, elle est jetée à tous les vents, au risque de la mauvaise terre et des piétinements ; et Dieu sait si le Verbe a été piétiné, au risque même de se faire traiter de Bézéboul, nous l'avons vu dimanche dernier. Mais il court le risque quand même, simplement parce que c'est la seule chose à faire. À travers les échecs apparents du Christ, justement, sa déchéance et sa mort sur la Croix, s'est levé sur le monde le triomphe de l'amour.

Telle est la leçon de ces paraboles, une magnifique leçon de confiance : Dieu agit, le Royaume est une semence qui germe irrésistiblement ; il est peut-être encore invisible, mais la moisson viendra. Jésus nous dit : « *Vous savez la puissance de vie qui se cache même dans une toute petite graine. Contentez-vous de semer ; c'est votre travail de jardiniers. Dieu vous fait confiance pour cultiver son jardin. À votre tour, faites-lui confiance : la semence poussera toute seule, car c'est Dieu qui agit... C'est votre meilleure garantie.* »

Jésus l'avait bien dit en parlant de lui-même : « *En vérité, en vérité je vous le dit, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si, au contraire, il meurt, il porte du fruit en abondance.* » (Jn 12, 24) C'est là que se manifeste la vraie puissance de Dieu : la parole semée dans la pauvreté et l'humilité devient peu à peu un arbre immense dont les bras sont assez grands pour accueillir l'humanité toute entière. « *La graine de moutarde, quand on la sème en terre, est la plus petite de toutes les semences du monde. Mais quand on l'a semée, elle grandit et dépasse toutes les plantes potagères, et elle étend de longues branches, si bien que les oiseaux du ciel peuvent faire leur nid à son ombre.* »
